

Pages de Bretagne

Pajennoù Breizh

20

s o m m a i r e

Dossier : Les bibliothèques de Bretagne

Portraits

À la une : Christian Prigent
Pierre Le Gall, photographe espiègle
Michel Plessix, compagnon illustrateur
Marc Roger, la méridienne du griot blanc

Pontivy : Rencontres de l'édition en langue bretonne

Enquête sur la diffusion
Foire de Francfort et cession de droits
Lire en prison - Lire à l'hôpital

En mars : Rencontres régionales du livre en Bretagne

actualité
dulivre
et de la
lecture

Livre et
lecture

en Bretagne

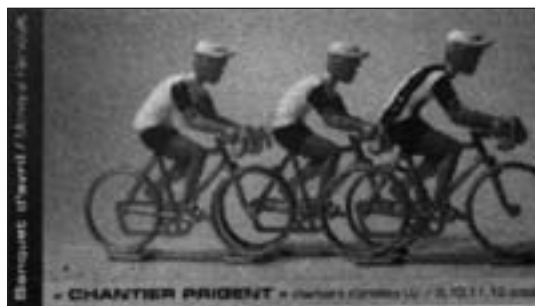
Levrioù ha
lennadennoù

Portrait d'auteur – Saint-Brieuc

Christian Prigent à vélo sur les mots

Poète, essayiste, adepte de la lecture publique, érudit, théoricien de la littérature, Christian Prigent sait aussi d'où il vient et d'où il nous parle : tout part de son enfance à Saint-Brieuc et dans les environs. Professeur retraité, il visite maintenant le pays sur la bicyclette qu'il a piquée à Alfred Jarry. Nulle nostalgie là-dedans, même s'il croise parfois d'autres voisins, Louis Guilloux et André Breton, par exemple...

De son addiction à la littérature, Christian Prigent dit volontiers qu'elle est née au carrefour de deux bibliothèques. Celle du père, classique et politique, ressemble au dirigeant communiste qu'il était, boursier, issu d'une famille pauvre de Corlay. Louis Guilloux, Gorki, les auteurs marxistes, les poètes russes et français, mais aussi les surréalistes. Celle de la mère, originaire de Callac, plus sélective, plus bourgeoise, peut-être. Le fils, jadis abonné à *Pif* ou à *Vaillant*, bien qu'âgé aujourd'hui



Affiche pour une rencontre avec C. Prigent, au Lieu Unique, à Nantes

de soixante-cinq ans, n'a pas oublié : « Grâce à mes parents, j'ai eu la chance de ne pas lire de livres médiocres. Si bien qu'un jour le désir de faire quelque chose de cet ordre-là m'a bizarrement pris. Dans ce que j'ai écrit récemment, ces deux bibliothèques sont très présentes. *Bécassine* ou *Zig et Puce* y ont d'ailleurs autant de place que les œuvres des grands auteurs. »

La vie après Rimbaud

Bouleversé par la lecture de Rimbaud, qui l'accompagnera toute sa vie, Christian Prigent a commencé, comme bien d'autres jeunes garçons, par écrire quantité de poèmes. Les siens ont été marqués par toutes les influences, au fil des découvertes, avec une accélération sensible de semaine en semaine, provoquée par un appétit féroce de lecture et d'écriture. Très vite, il préfère Artaud à Eluard, Joyce à Louis Guilloux, « les poètes abscons et obscènes à des conteurs modestes », au désespoir de son père. « Tout ça jusqu'au moment où l'écriture prend une allure singulière. Se pose alors la question de publier. » À vingt ans, ses poèmes paraissent dans *Action poétique*, recommandés par Paul Laurent – l'œil du comité central sur la jeunesse des Côtes-du-Nord –, puis dans *Le Pont de l'épée* et *La Tour de feu*. Guy Chambellan a l'idée de rassembler ses textes dans un premier recueil publié en 1969 (*La Belle Journée*). « Comme vous savez, quelque chose s'est passé en 1968. J'étais prof de lettres classiques depuis 67, parce que je ne pensais pas qu'on pouvait faire une carrière d'écrivain, mais aussi parce que j'aimais ce métier. En 68,



je lisais des poèmes dans les amphis. Quand le mouvement s'est arrêté, ça m'a fait comme un choc. J'ai été frappé par notre incompetence et l'inefficacité de ce type d'action, son absence d'impact politique, sa ringardise. J'ai commencé à théoriser la littérature, autour de la revue *Tel Quel*. Il me fallait ça, pour me guérir du pathos politique. Du coup, pour certains, je suis devenu une sorte de traître. »

En 1969, Christian Prigent crée la revue *TXT* et commence à explorer une poésie qu'il définit comme « carnavalesque. » Il rédige sa thèse sur Francis Ponge, se rapproche de Bataille, d'Artaud, à la recherche d'une poésie « antipoétique ». « J'ai mis vingt ans à trouver une forme à la fois narrative et poétique, autobiographique, quelque chose qui soit de l'ordre du roman, mais qui conserve ce souci poétique. » Car, pour Prigent, la conviction est depuis longtemps faite, que « c'est la forme du

texte qui fait sens ». Il n'a pas de mots assez durs pour les auteurs dont le texte « n'est qu'une enfilade de significations », dénonçant par exemple fort joliment le « style crotilon limé des épigones de Guillevic ».



J.L. Steinmetz, Bernadette et C. Prigent, à Belle-Île, à l'époque de la création de la revue *TXT*, en 1969

el (ou : corps nu)
nt devant
tion des noirs
illes et la cloison de
mondo (l'immonde)
sauveteux du monde)
il le veut
tout
ous ses trous
3
et com

La phrase et le phrasé

La poésie de Prigent adoptera souvent un phrasé à cinq syllabes. « Je me suis aperçu que c'était la forme française par excellence, et qu'elle donnait une sensation d'accélération. L'alexandrin, on l'a tous dans l'oreille ; son rythme régulier produit une impression d'emphase. À vélo, dans les montées, je suis dans un rythme pair, qui est celui de l'alexandrin, alors que dans les descentes, je serais plutôt dans le rondeau de *La Chanson de Roland*. » Prosodie, rythmique, respiration, rebonds homophoniques... Christian Prigent exploite cette

versa. D'emblée, Christian Prigent se situe du côté de ceux qui contestent le fait que l'oralité serait plus proche de l'authenticité. Pourtant, à la fin des années 1970, lorsque sont créés à Paris les festivals Polyphonix, il se laisse surprendre : « Je me croyais à des années-lumière de ça. Au Centre culturel américain, il y avait un monde fou pour nous écouter. J'y ai rencontré les beatniks, dont Ginsberg. Et je me suis rendu compte qu'on n'était pas là pour médiatiser le livre. C'était autre chose. La performance est une forme en elle-même. Alors, j'ai commencé à composer des petites pièces, comme des partitions, intégrant la question du souffle. » Christian Prigent s'inspire, à l'époque, des chants de bouche des Inuit. Il est bientôt invité à des lectures dans le monde entier. Et il reconnaît que l'oralisation a fini par influencer son écriture, même si... « Je suis un peu moins sollicité pour des lectures, aujourd'hui, mais j'accepte les invitations avec plaisir, parce que j'aime la vadrouille. »

Bretagne et surréalisme

Fin 2010, un livre-CD *live* sortira chez POL. Comme pour contrebalancer, une fois de plus – ne pas se laisser enfermer dans une forme –, un ouvrage est en cours d'écriture, qu'il qualifie de « difficile ». « Pour cet exercice, je me suis mis pas mal d'interdits. C'est un travail poétique délibérément complexe, opaque, et cette fois pas du tout lisible, oralement. C'est un défi. Trois cents à quatre cents quatrains, avec des rythmes impairs. » Christian Prigent passe donc du rondeau à la musique sérielle, en quelque sorte, même si son inspiration reste très bretonne, parce que intime. « Oui. Les plages d'ici, les marées noires... La Bretagne, c'est mon pays, celui de l'enfance, de l'adolescence. J'ai quitté Saint-Brieuc pour aller étudier à Rennes. Ensuite, j'ai vadrouillé en fonction de mes postes d'enseignant. En retraite, la question ne s'est pas posée : je suis revenu à Saint-Brieuc. Cet attachement est lié à un paysage, avant tout, plus qu'aux gens. J'ai beaucoup lu les auteurs d'ici, Corbière, Jarry, Louis Guilloux, qui était un ami de mon père (il a d'ailleurs écrit un livre à son sujet). Je lui ai montré mes textes, j'ai correspondu avec lui, même si nous avons des goûts littéraires différents. La matière de *ma* Bretagne est importante dans mon écriture. Et la matière de Bretagne a beaucoup influencé les surréalistes. André Breton a passé une



Collage de C. Prigent, 1965

bonne partie de son enfance à Ploufragan, chez son grand-père, à cinq cents mètres de chez moi. Le deuxième chapitre des *Champs magnétiques*, expérimentant l'écriture automatique, est basé sur son enfance en Bretagne. Les surréalistes cherchaient à sortir la littérature de l'héritage gréco-latin. La quête du Graal et les écrits du barde Taliesin leur ont ouvert une voie. À l'époque, je n'ai jamais osé montrer mes textes à Breton, par timidité, peut-être. » Dommage ! Christian et son père Édouard ont même écrit un ouvrage intitulé *Bretagne et surréalisme*, qui n'a jamais été publié. Christian Prigent est membre des Amis du parler gallo, et l'on remarquera dans son œuvre quelques emprunts à cette autre langue de la Bretagne, si belle et si riche. Elle y côtoie des bribes de français médiéval. « Ce qui m'intéresse, c'est l'espace de la langue vivante : plus c'est diversifié, mieux c'est. Tout est disponible. Il ne faut pas se restreindre dans le temps, s'arrêter à une époque. Ma mère a vécu à Berck. J'utilise des mots ch'ti. Le vocabulaire, c'est voluptueux. J'utilise l'argot. Sa fabrication naît sans doute d'une pénurie. Racine ou Beckett jouaient sur la restriction du vocabulaire et la complexification du sens, au contraire de Rabelais ou Joyce, au vocabulaire foisonnant. Les deux partis pris sont intéressants.

Le tout est de ne pas être dans une demi-mesure. Certes, le développement des médias conduit à un appauvrissement de la langue, parce qu'il y a une uniformisation. Il y a aussi l'influence de l'anglais... Mais ces combats ne me travaillent pas tant que ça. Bien sûr, le contrôle du langage est un grand enjeu de pouvoir, et les académiciens me semblent naviguer dans un univers largement fantasmagorique. »

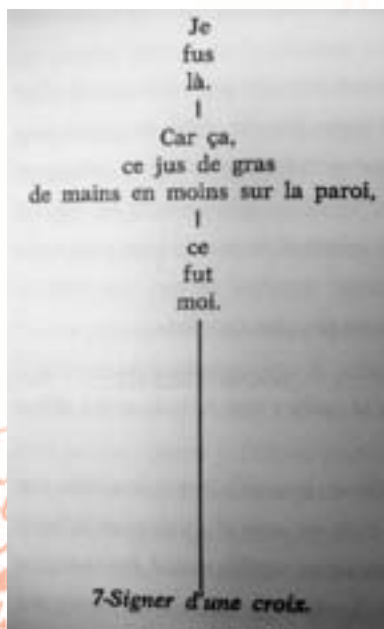


Dessin de Valère Novarina : C. Prigent 1965 écrivant au couteau

tension entre la phrase et le phrasé, qui débouche sur un texte « emporté ». Mais a-t-il pour autant atteint un « objectif » ? « Il y a un danger, lorsqu'on a le sentiment d'avoir inventé une forme : que l'intérêt s'épuise. Si on commence un nouvel ouvrage à la suite, en adoptant la même forme, on tombe d'ennui. Après avoir fini ce genre de livre, je suis souvent entré dans des périodes de mélancolie. Mais, avec le temps, on apprend. Alors, on repart plutôt sur un essai ou sur un ouvrage de purs poèmes. » Cette forme pentasyllabique, proche de l'oralité, pose forcément la question de la place de l'écriture par rapport à la voix et vice



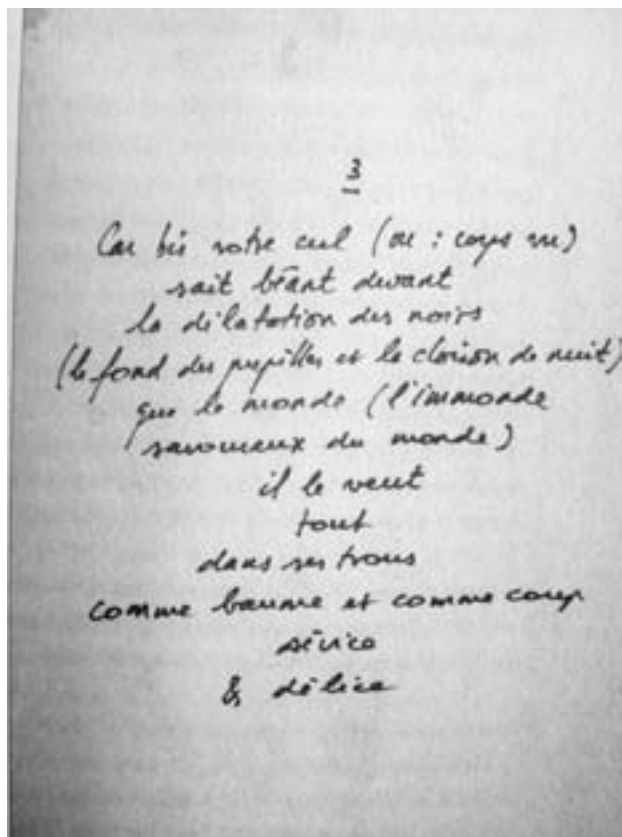
Page manuscrite de Peep-show



Page 24 de Écrit au couteau

Littérature et civilité

Christian Prigent a écrit quantité d'articles sur des livres et des questions d'actualité. Accumulés et repensés, ils ont donné lieu à des essais qui



Page manuscrite de *Je parle entre vos lèvres*

traitent du rapport qu'entretient l'invention littéraire avec la civilité. Autre face de l'écrivain. « Avant, c'était simple, rappelle-t-il, il y avait les avant-gardes. Mais, quand cette question des avant-gardes s'est périmée – provisoirement, peut-être –, il a bien fallu repenser l'articulation entre littérature et politique. » C'est dans ce contexte que sort, en 1991, *Ceux qui merdRent*, posant la question de la place de la littérature dans une société faussement humaniste, et pour l'écrivain « l'exigence de faire merder, ou plutôt, comme aurait dit Jarry, merdRer la beauté convenue et la pensée prépensée ». Pour étayer ses propos, Prigent convoque Valère Novarina, Jean-Pierre Verheggen, Hubert Lucot et Olivier Cadiot. « Je fais moins ça, aujourd'hui, l'inventivité par rapport aux questions s'épuise. Avec l'âge, on se replie sur le noyau de son questionnement. La curiosité se fatigue. Je veux bien me laisser surprendre et bousculer par des gens de trente ans qui écriraient

contre ce que j'ai écrit, mais je n'ai plus envie de lire des kilos de manuscrits. Je relis, plutôt. Tout Proust, tout Céline, tout Joyce... Je ne peux pas être sur tous les fronts, d'autant plus que je reste très attentif à celui de la peinture. Je vis à Saint-Brieuc, loin des cercles littéraires, même si j'y ai toujours des amis. Les gens que je fréquente aujourd'hui ne sont pas là-dedans. J'ai une sensation de dégénérescence du lectorat, même si je me méfie des impressions trop hâtives. Le fait est que les pages des quotidiens consacrées à la littérature se réduisent. Les temps sont déprimants pour les jeunes qui inventent quelque chose, même si on se dit que Rimbaud n'a eu que cinq lecteurs, au début. Il n'y a pas beaucoup de place pour des postures littéraires comme la mienne. Finalement, je suis passé de l'*underground* – avec cinq cents lecteurs fidèles – à l'université, sans m'arrêter sur la case lectorat. C'est frustrant en termes d'impact civique. Mais j'ai un bon éditeur et la chance d'être publié, c'est déjà pas mal. Je crois qu'on s'oriente vers un réseau éditorial à l'américaine, avec des best-sellers d'un côté et une coupure avec la véritable invention, qui va rester cloisonnée dans des sortes de monastères d'hypersavoir. J'ai ressenti ça très fortement, lorsque j'ai enseigné à l'université de Buffalo, aux États-Unis. »

Il fait beau en ce mois d'octobre... Christian Prigent jette un coup d'œil à l'extérieur. Tout à l'heure, il va prendre son vélo et partir en balade. « Vous savez, je peux supporter la vie sans l'écriture, sans cette symbolisation... Mais il y a toujours un moment où la vie sans la représentation de la vie, c'est pire. Et tout homme a un récit en tête, alors... » Christian Prigent n'est pas loin de considérer la littérature comme une malédiction pour l'humanité. Souvent, il lui préfère le vélo. Mais colle tellement à la peau d'icelui. Que si poète cherchait à lui échapper. En montée... Ahan ! Ahan !... Le rattraperait dans la descente. Oui, incontinent. Et le forcerait. À écrire, pour sûr ! Avec les pédales. Et puis sur-le-champ ! Ha ! Littérature. Ha ! Suceuse de roues ! Peut pas la lâcher. Et elle itou qui ne le lâche pas... Ouf ! On fait une pause ?

Toutes ces illustrations proviennent de l'ouvrage *Christian Prigent, quatre temps* (entretiens avec Bénédicte Gorillot), éd. Argol



Carte d'adhérent de l'Association des amis du parler Gallo

Bibliographie sommaire (Christian Prigent a publié une cinquantaine d'ouvrages) :

Fictions :

Une phrase pour ma mère, éd. P.O.L, 1996
Le Professeur, récit, éd. Al Dante, 1999, 2001
Grand-mère Quéquette, éd. P.O.L, 2003
Demain je meurs, éd. P.O.L, 2007
 (Prix Louis Guilloux)

Poésie :

La Belle Journée, éd. Chambelland, 1969
Écrit au couteau, éd. P.O.L, 1993
Dum pendiet filius, éd. P.O.L, 1998
L'Âme, 2000

Essais :

Ceux qui merdRent, éd. P.O.L, 1991
Six jours sur le Tour, chroniques, éditeurs évidents, 1991
Une erreur de la nature, éd. P.O.L, 1996
À quoi bon encore les poètes ?, éd. P.O.L, 1996
Rien qui porte un nom, éd. Cadex, 1996
Berlin deux temps trois mouvements, chroniques, éd. Zulma, 1999
Salut les anciens, salut les modernes, éd. P.O.L, 2000
L'Incontenable, éd. P.O.L, 2004
Ne me faites pas dire ce que je n'écris pas : entretiens avec Hervé Castanet, éd. Cadex, 2004
Ce qui fait tenir, essai/poésie, éd. P.O.L, 2005
Le monde est marrant (vu à la télé), chroniques, éd. P.O.L, 2008